

NAPOLÉON ET SA FAMILLE.

Depuis que l'époque impériale est à la mode, il s'est fait, en histoire, un genre, en littérature, un style empire, comme en art et en ameublement. Ni les lecteurs ni les collectionneurs n'étant bien difficiles, pourvu qu'on leur raconte l'anecdote qui amuse tout le monde, ou qu'on leur procure le bibelot que tout le monde veut avoir, les fabricants se sont donné carrière. Mais que de bric-à-brac, de postiches, de pacotille ! Le livre a beau être hérissé de notes, bardé de références et de citations, la phrase a beau être embourbée de citations et hachée de guillemets, tout trahit le faiseur sur sa copie et sur son commandement, dans le "salon empire", improvisé de toutes pièces en un hôtel moderne, on sent le brochant. Les choses et les mots sont peut-être du temps ; ni le génie ni le goût de ce temps ne s'y retrouvent. Collectionner et comprendre ne sont pas synonymes ; l'historien et le curieux, malgré l'intérêt qu'ils auraient à se rencontrer plus souvent, vont rarement de compagnie.

Tel n'est pas le cas avec M. Frédéric Masson. Chez lui non seulement tout est authentique, mais tout est en sa place et en sa lumière. La restitution est si complète qu'on se trouve comme dépaycé, en entrant dans son musée, l'on se juge attaché d'anachronisme. Le choix seul et la perfection de l'arrangement trahissent l'œuvre d'art. M. Frédéric Masson est plus empire que l'Empire même, et c'est par où il est bien notre contemporain.

Nul historien des choses modernes n'est aussi érudit, d'une érudition aussi minutieuse et aussi étendue. Il s'est composé un cabinet d'autographes et une bibliothèque de livres rares qui suffiraient dans le monde de la "curiosité" à faire de lui un personnage. Il a visité toutes les archives, y compris les archives privées. Il a compulsé les minutes de notaires et les registres d'hypothèques. Ce qu'il a dépouillé est incalculable, ce qu'il a recueilli remplit des in-folio. Il sait tout : la valeur du terrain, le prix de vente et de revente des maisons ; il connaît le devis de l'architecte, le règlement des comptes des entrepreneurs, la note du tapissier, les placements de capitaux, la date, le montant des dons reçus. Il possède des inventaires à faire pâlir Balzac.

Mais, pour lui comme pour le grand romancier, ce n'est que le mobilier de l'histoire, comme ce ne fut que le mobilier de la vie ; ce n'est que le cadre à faire ressortir le personnage, le décor à faire revivre le drame. M. Frédéric Masson veut montrer l'homme dans son époque. S'il a publié deux volumes, très compacts, sur la jeunesse de Bonaparte, *Napoléon inconnu*, deux volumes qui manquaient, dont on ne peut plus désormais se passer, il s'est tourné par goût, par vocation, vers l'étude de la vie, fouillée et colorée, l'étude à la Goncourt, et nous a donné : *Napoléon et les femmes, Napoléon chez lui*. Toutefois, érudit que des travaux d'approche vers l'œuvre principale, dont les deux premiers volumes ont paru à peu d'intervalle : *Napoléon et sa famille*, 1769-1805. Sujet mal connu, plus dénuaté qu'il en paraît à la chronique ; le voilà, pour la première fois, étudié avec sérénité, aux sources, présenté dans sa complexité et dans son ensemble, poursuivi dans l'enchevêtrement infini des détails ou il faut pénétrer pour découvrir les caractères, surtout ceux des gens de peu, exposé enfin dans ses proportions et sa perspective. C'est un livre très nourri de faits, rempli de traits, mais sans encombrement d'anecdotes et de textes.

Il n'y a point de notes ni de références. Cet érudit scrupuleux y met sa coquette d'écriture. Il veut être cru sur parole, estimant avoir fait suffisamment ses preuves. Je ne le chicanerai pas sur cet article. Quand elles ne sont pas nécessaires à soutenir le texte ou à alléger, les notes sont inutiles. Elles ont aussi leur fantasmagorie. A quoi bon renvoyer le lecteur à des documents que ni lui ni moi ne pouvons consulter ? Je ne ferai de réserves que sur un point. J'aurais voulu que, quand il cesse d'analyser et qu'il discute, explique ou conjecture pour son propre compte, M. Masson l'indiquât par quelque signe. Ainsi, par exemple, le passage où sont présentés les motifs qui décident Napoléon à substituer au Consulat à vie une monarchie héréditaire, est en un résumé des pensées de Napoléon, tiré par M. Masson en quelque document certain ! Est-ce, au contraire, M. Masson qui commente et prête à Bonaparte les vues qui lui semblent les plus vraisemblables ? Le livre est composé. L'art est très personnel.

M. Masson cherche le relief et

leur fortune, la France n'avait été unifiée par les soins de la Révolution : on était accompli que pour l'y aider, et l'Empire n'avait été conquis par les Français que pour leur payer des tributs, leur procurer des tableaux, des statues, des canapés, meubler leurs palais, leur découvrir des prinicipautés et des royaumes.

Il pensaient ainsi, tout crémis, sans descendre en eux-mêmes, sans analyser, sans juger, sans scrupules de goût à défaut de scrupules d'esprit, les moins psychologues, les moins intellectuels des humains, ne s'étonnant de rien, surtout de ce voir où ils étaient. Pour eux, Napoléon était un officier de fortune qui avait épousé, pour se pousser dans la carrière, la veuve très compromise, mais très répandue, d'un ancien général. Il avait, tout d'un coup, gagné le gros lot à la loterie ; ce gros lot revenait de droit à la famille ruinée, famélique, oubliée par la fortune, et moyennant qu'il partagerait avec les frères, doterait les sœurs, ils consentiraient à lui pardonner sa chance et son mariage. Ce partage de l'Europe est au fond un trivial roman de mœurs de province.

Essent-ils été gens à mesurer les distances ils n'en auraient pas eu le loisir. La pièce se déroule pour eux entre de perpétuels changements à vue ; le temps tout juste de sortir, de revêtir un nouveau costume, de se faire une autre figure, de rentrer et de réécouter un autre bout de rôle soufflé pendant la trajet !

En 1796, Joseph, âgé de vingt-six ans, s'était trouvé trop heureux d'épouser à Marseille, une fortune de 150,000 livres ; il avait pensé exploiter le commerce des Echelles ; en 1798, il est ambassadeur ; en 1802, il a un palais magnifique à Paris, un château à la campagne ; il signe la "paix du monde à Lunéville, à Amiens ; en 1804 il est prince, en 1806 il est roi ! Et, pour expliquer cette élévation prodigieuse, n'est-ce pas militaires, ni talents politiques, ni discours, ni écrits, ni spéculations même, ni génie d'aucune sorte, à peine de l'esprit de conduite : il est né, il a vécu, il est frère.

Mais il n'eût point suffi de la convoitise des Bonaparte, si le frère n'eût été, par tempérament, un donateur prodigieux et inépuisable. Cet homme, né pour l'empire, qui entra de plain pied dans la souveraineté et se trouva, sans effort, non seulement l'égal mais le supérieur, et sous tous les rapports, des rois et des empereurs vaincus par lui, demeurera toujours, dans sa famille, un parvenu et un cadet. Là, il ne fut jamais empereur que pour donner. Il ne parvint jamais à se faire obéir ni respecter. Il garda néanmoins pour les siens cette étrange faiblesse, qu'il étendit à tous ceux qui l'avaient aidé dans les temps difficiles, servi dans les années de crise. Ce guerrier, cet autocrate, violent, généreux, déboussin, fut, de tous les maîtres et meneurs d'hommes, le plus notablement par ses frères, par ses sœurs, par ses ministres, par ses lieutenants, par ses serviteurs.

LE SINGE

Qui ressemble à un homme.

Le "mouvement" est en ce moment au Jardin d'Acclimatation où l'on va voir le nouveau chimpanzé écrit M. Ernest Blum dans le "Gaulois" ; ils étaient deux de l'espèce, mais il paraît que le cadet est mort, à moins que ce ne soit l'aîné. Je ne sais pas à juste.

J'ai fait comme tout le monde, je suis allé voir le singe qui ressemble à un homme. C'est admirable, ça devrait être défendu ! Ce chimpanzé ressemble follement à ce que l'on appelle le singe ; ce sont les mêmes yeux, c'est le même nez, la même démarche, je devrais ajouter le même sourire, car les singes ont le sourire, seulement ils l'accompagnent d'un ricanement moqueur et significatif.

Quand je dis que le chimpanzé en question ressemble à quelqu'un que je connais, je devrais dire à plusieurs personnes de ma connaissance ; j'ai même, moi aussi, avec lui quelques traits de ressemblance. — J'ai le regret de le constater : nous avons presque le même ventre.

Il n'y a pas à le nier, il est sûr de la famille. Le nègre de Mory dit : "Les singes sont des malins, ils ne parlent pas pour ne pas travailler." Les singes ont tort, ils devraient parler, ça nous ferait du monde de plus, au moment où nous manquons d'hommes.

J'ai connu dans l'atelier d'un peintre un singe qui était vraiment extraordinaire ; il se connaissait en peinture. Quand son maître avait terminé un tableau il l'appelait ; l'animal regardait l'œuvre attentivement, puis allait prendre un pinceau qu'il trempait dans l'empois et qu'il barbouillait la toile ; c'était sa manière d'exprimer son opinion. — Jamais il ne se trompait ; le maître ne réclamait rien, c'est que le tableau ne valait rien.

Par contre, quand le singe ne bougeait pas, quand il regardait la

toile en poussant même des petits cris admiratifs, c'est que la chose était réussie ; alors le maître triomphait, et si un amateur venait lui marchander son tableau, il lui disait : — Oh ! celui-là, vous le payerez très cher ! il est approuvé par le grand critique Coco !

On a mis bien des singes au théâtre—on pourrait ajouter qu'il y en a encore plus qu'on ne croit.—Le singe est un type qui, par esprit de confraternité problématique, intéresse et amuse le public. La première pièce qui servit de cadre audit quadrumane et qui est demeurée la plus célèbre s'intitule : "Jocko ou le singe du Brésil ; elle a pour auteur le père de Henri Rochefort.

Le rôle de Jocko était joué par un nommé Mazurier, un clown, naturellement, qui faisait courir tout Paris. Je l'ai vu dans mon enfance, il avait inventé une chose qui me causait des terreurs folles ; il parcourait toute la première galerie en marchant à quatre pattes sur le rebord de velours. Quand il rencontrait en route un rebord de femme suspendu au chapel avec des épingle—ça se faisait encore dans ce temps-là—il décrochait le chapel et le mettait sur sa tête, aux éclats de rire et aux applaudissements formidables de la salle.

Sa mort est restée légendaire—le dernier soupir de Jocko : la pièce était d'ailleurs très habilement faite : Jocko était tué maladroitemment par son maître, et le malheureux agonisait aux pieds de celui qu'il aimait dans des grimaces et des culbutes navrantes ! — C'était même extrêmement dramatique et cela faisait pleurer les âmes sensibles... dont j'étais.

On trouverait dans les critiques du temps que Mazurier mimait et grimait cette scène en véritable comédien. Frédéric-Lemaître disait : — Si cet homme-là parlait sa mort, il y serait peut-être aussi grand que Talma !

Encore un singe qui a eu tort de...

J'ai vu jouer le rôle depuis par un nommé Bécard qui a laissé sa peau ou plutôt sa santé—c'est que l'emploi du singe est très fatigant, et les infortunés clowns qui s'y adonnent ne vivent pas vieux ! — ce qui prouve que, si les hommes descendent des singes, ils n'en sont que les héritiers dégénérés !

J'ai eu dans ma vie une histoire terrible avec un singe. L'histoire est un peu tabulaire, mais pour un être pareil il ne semble que tout est permis !

Une grande actrice, morte depuis, faisait autrefois la pluie et le beau temps sur le boulevard du Temple. Mon rêve de jeune auteur était d'être joué par elle, et je n'avais tout fait pour pénétrer dans son intimité ; j'avais fini par être invité à quelques-unes de ses réceptions. — La grande actrice possédait un ouïe qui elle adorait, mais qui m'avait prié en grippe. J'avais cependant accumulé toutes les bassesses pour être bien avec lui, quoique j'aie l'horreur des singes, surtout quand ils mordent.

Chaque fois que je venais, je lui apportais du sucre, des noisettes. Rien ne faisait. Il m'ingérait le sucre et les noisettes, naturellement, mais quand je voulais lui demander un petit remerciement ou le caresser, il me regardait d'un œil féroce et me montrait des dents de chacal !

Un jour, j'obtins de la grande actrice l'autorisation de lui lire un vaudeville où elle aurait un rôle. Elle m'avait donné rendez-vous dans son boudoir. Nous voilà installés. Je commençais ma lecture quand la porte s'ouvrit et le ouïe fit parut.

— Bijou ne vous gênez pas me dit la grande actrice—Bijou, c'était le nom de l'afreux animal—quand on lit quelque chose, il est très sage, il a vraiment l'air d'écouter.

— Mais non, répondis-je poliment.

J'allais ajouter bêtement, je me souviens :

— Ça me fera un auditeur de plus !

Mais outre que ça n'aurait pas été convenable, c'eût été injurieux, car la grande actrice était une des plus jolies femmes de Paris.

Je continuai ma lecture ; le singe, qui m'avait encore bombardé de son mauvais œil, s'assit sur son séant et écouta peu à peu, il gagna un coin derrière moi et, en effet, se tint tranquille.

J'entamais la lecture d'une scène sur laquelle je comptais et qui, à mon avis, devait faire briller d'un vif éclat le talent de l'artiste, quand un petit bruit sec se fit entendre—tel un souffle de brise.

La grande actrice me regarda avec étonnement et à l'instant même je me sentis devenir rouge comme un coq.

Je poursuivis ma lecture, un second bruit sec retentit, la grande actrice me regarda de nouveau et je me sentis rougir encore.

— Ah ! ça, pensais-je, est-ce qu'elle croit que c'est moi... et que je suis capable...

Je cherchai autour de la chambre et j'aperçus le singe, l'afreux animal, qui, pour mieux m'entendre, probablement, s'était blotti sous mon fauteuil, où il dormait d'un sommeil profondément, et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, ronflait... à l'envers.

Je repris ma lecture, mais les bruits s'accroissent—les petits coups secs avaient même l'air de scandaler chacune de mes phrases. On aurait dit que je déclamais des récitatifs avec des accords plaqués !

A PROPOS D'UN GUILLOTINÉ.

On s'est livré sur le cadavre de Carrara, le dernier guillotiné, à des expériences curieuses.

A cette occasion, M. de Nançouy fait observer, dans le Temps, que dans la majorité des cas, ou peu s'en faut, le condamné est en syncope au moment de la mort, c'est-à-dire au moment où le bourreau décapite. L'angoisse, la terreur, l'émotion—les noms importent peu—sont telles que le corps n'est souvent qu'une masse inerte sans force et sans sentiment.

Sans faits observés par M. L. Capitain sur le dernier guillotiné parisien—sur l'assassin Carrara, dont l'histoire est présente à toutes les mémoires—sont de nature à confirmer cette appréciation.

Dans la note qu'il a communiquée à ce sujet à la Société de biologie (séance du 25 juin), M. Capitain dit, en effet, qu'en arrivant à la guillotine le condamné était d'une pâleur de cadavre et presque inerte. De mouvements de résistance point, sauf un léger—et bien naturel—recul, lorsqu'on l'a couché sur l'appareil ; puis plus rien. Ce qui est intéressant, c'est que si, dans le cas de la tête coupée, la section du cou est restée tout d'abord exsangue ; aucun jet de sang n'a jailli en avant. Le corps ayant alors été renversé dans le panier, il butta contre le bord sur lequel le cou s'arrêtait un très court instant. Or, à ce moment seulement, deux jets de sang rouge jaillirent à environ un mètre en l'air et en avant sur la droite de la guillotine.

Qu'est-ce que cela démontre ? Car, on le sait, le cou renferme de gros vaisseaux, les carotides ; n'en va plus de même du moment où il s'agit de fractions plus petites, de quelques minutes, de quelques secondes surtout.

Il y a, même chez les personnes cultivées—éducation classique, mais non scientifique—des idées absolument extraordinaires à cet égard. Je m'en suis assuré, il y a quelques années déjà, par des observations que je fis sur différents sujets. Aucun d'eux n'était, par profession, habitué à se servir de petites unités de temps. Je leur demandai, aux uns et aux autres, de me compter—à haute voix ou à voix basse, mais en faisant un signal à la fin de l'épreuve—des espaces de temps variant entre 10 et 120 secondes, à partir d'un signal donné.

Chaque expérience se fit isolément, de façon à éviter l'imitation, la contagion—tant en bien qu'en mal.

Comme on le prévoit sans peine, les sujets formèrent trois groupes. Il y avait ceux des presbyopes, ceux des ralentis, et ceux des exacts : les uns se trompaient en moins, d'autres en plus, et le troisième groupe était à peu près précis.

On prévoit sans peine aussi que ce dernier était le plus restreint.

Car, ajoute le chroniqueur du Temps, là où j'eus 40 ralentis et

pour tue. Et elle tue vraisemblablement par arrêt, par syncope du cœur. Une émotion vive affaiblit son action et la ralentit ; plus vive encore—mais, assurément, cela dépend des températures—elle l'arrête. Cette émotion peut être la peur, la joie, la colère, tout aussi bien, et, dans la plupart des cas de mort émotionnelle, c'est le cœur qui est considéré comme étant le coupable. C'est par syncope du cœur qu'est mort l'antonomasticien anglais John Hunter, un jour que, dans un jury d'examen, une observation qu'il fit fut catégoriquement contredite par un de ses collègues. C'est par le même procédé qu'est morte une personne dont parle Sénac, qui assistait à un naufrage et fut vivement impressionnée par le spectacle.

Voilà pour la colère et la compassion : voici la peur. Un imbécille—en Angleterre—s'amuse à se vêtir d'un drap, près d'un ci-metière, et, un soir qu'une jeune fille passait par là, il court sur elle ; elle meurt d'émotion quelques minutes après. Chose bizarre, la justice n'a point inquiété l'imbécille. Celui-ci eût assommé sa victime qu'on l'eût pendu ; il l'a tué de peur : cela ne compte pas. C'est encore par le cœur que l'on meurt d'amour, comme la jeune fiancée de James Dawson, officier jacobite, qui fut exécuté sous les yeux de celle-ci. Voici la relation, d'après une lettre du temps (1746) citée par M. Morley :

"Elle s'était assez approchée pour voir allumer le bûcher qui devait consumer ce cœur qu'elle savait si attaché, et pour assister à tous les autres affreux préparatifs, sans commettre aucune des extravagances que ses amis avaient relouées. Mais, quand tout fut fini et qu'elle vit qu'il n'était plus, elle retira sa tête dans la voiture et cria : "Mon cher époux, je te suis. Doux Jésus, reçois nos âmes ensemble !" elle tomba sur le cou de son compagnon et mourut à l'instant même."

Assurément, l'émotion tue et c'est par le cœur qu'elle tue ; elle l'arrête et voilà les sources de la vie tarées.

M. Capitain a fait une autre observation à propos de l'exécution dont il s'agit.

"J'ai eu, dit-il, la perception très nette que le bourreau et son aide manœuvraient très lentement. C'est ainsi que j'ai estimé à huit secondes le temps pendant lequel la tête est restée émise en suspension dans la lunette avant la chute du couteau. Un assistant a même estimé cette durée à douze secondes. Sont-ce là des erreurs dans l'interprétation des durées de temps ?"

Assurément, il est difficile de dire s'il y a erreur et quelle elle est. Une montre seule eût pu répondre ; si l'on s'était avisé d'en utiliser les indications. Mais il faut bien remarquer que dans ces cas de ce genre l'émotion fait paraître le temps long. M. Capitain n'est point un habitué de ces cérémonies matinales, réservées à ceux qui aiment voir lever l'aurore, et, sans doute, il n'a point envie de le devenir. Au reste, il doit être difficile à un homme qui n'est point une brute d'asseoir à un spectacle de ce genre sans une profonde émotion.

Le temps a peut-être paru plus long à M. Capitain qu'il ne l'était réellement. Car on se trompe beaucoup sur l'appréciation de la durée du temps. A l'heure de l'éducation et de la formation à la fois, et aussi de circonstances extérieures, lesquelles sont très aptes à modifier l'homme psychique.

D'éducation d'abord. Il est bien certain que l'évaluation des petites unités de temps se fait de façon très variable chez les différents sujets. Tandis que la plupart des personnes évaluent de façon à peu près uniformes et correctes des durées d'une demi-heure ou d'une heure, qui sont des unités usuelles, courantes, n'en va plus de même du moment où il s'agit de fractions plus petites, de quelques minutes, de quelques secondes surtout.

Il y a, même chez les personnes cultivées—éducation classique, mais non scientifique—des idées absolument extraordinaires à cet égard. Je m'en suis assuré, il y a quelques années déjà, par des observations que je fis sur différents sujets. Aucun d'eux n'était, par profession, habitué à se servir de petites unités de temps. Je leur demandai, aux uns et aux autres, de me compter—à haute voix ou à voix basse, mais en faisant un signal à la fin de l'épreuve—des espaces de temps variant entre 10 et 120 secondes, à partir d'un signal donné.

Chaque expérience se fit isolément, de façon à éviter l'imitation, la contagion—tant en bien qu'en mal.

Comme on le prévoit sans peine, les sujets formèrent trois groupes. Il y avait ceux des presbyopes, ceux des ralentis, et ceux des exacts : les uns se trompaient en moins, d'autres en plus, et le troisième groupe était à peu près précis.

On prévoit sans peine aussi que ce dernier était le plus restreint.

Car, ajoute le chroniqueur du Temps, là où j'eus 40 ralentis et

43 pressés, j'obtins 2 exacts ou à peu près tels. Les personnes exactes étaient deux femmes principalement. Elles avaient—on ont encore sans doute—un sens remarquablement pécis de la durée. Voici d' reste les chiffres de la rangée inférieure donnent le nombre de secondes, comptées sur la trottoire du chronomètre, considéré par la personne comme répondant à la demande :

10"	15"	25"	30"	35"	50"	90"
10	16 1/2	25	27	36	53	91

Une erreur d'une seconde sur 90 pour une personne qui, je le répète, n'a jamais fait de chronométrie, c'est remarquablement peu.

A côté, un ami—masculin—un archiviste très exact, mais pas chronométriste pour un liard—donnait à peu près la moitié de ce qui lui était demandé. C'est un des plus pressés que j'aie vus. Pour 10 secondes, il m'en donnait 5 1/2 ; pour 25, 12 ; pour 35, 15 ; pour 60, 28 ; pour 90, 44 ; la moitié en général : là où il y avait une seconde, il en comptait deux.

Un astronome—observateur et calculateur à la fois et connu aussi bien son affaire—me déconçait par son exactitude. Il est la preuve, d'ailleurs, qu'on peut être bon observateur, sans avoir le sens du temps très développé. C'est un ralentissement ; il arrive au but en retard ; pour 30 secondes, il en donne 36 ; pour 60, 72 ; pour 90, 100 et 108. En général par le fait de l'habitude et de l'éducation, les personnes qui font souvent usage du chronomètre arrivent à une exactitude plus grande, et pour un physicien et un physiologiste, qui ont affaire à des phénomènes très rapides et pour qui les centièmes et les millièmes de seconde sont des unités usuelles—bien qu'assurément ils ne mesurent point avec leurs seules ressources et se fassent secourir par des instruments—les durées de quelques secondes, 2, 3, 6, 10, ont des durées considérables. Dix secondes, c'est certainement un temps assez long et dans lequel beaucoup de choses peuvent se passer.

Le tempérament propre des gens joue un rôle considérable dans l'appréciation du temps ; les uns sont pressés et généralement pressés ; d'autres lents et généralement lents. Presque tous, d'ailleurs, rompent la monotomie et sautent par dessus la balustrade à un moment ou un autre, c'est-à-dire que la constance d'ab-solue ne se voit guère. Ça et là une absence de logique se montre, c'est-à-dire que l'ent de façon générale, un sujet s'arrête à tel moment, pressé par exception, et réciproquement. La logique est rare ; il est rare que l'on se trompe invariablement dans le même sens.

A côté du tempérament et de l'éducation il faut tenir compte des circonstances présentes. Elles jouent leur rôle aussi. Autant l'homme est disposé à envisager de façons dissemblables la société, les choses, l'univers et le Créateur, selon qu'il a froid et faim, ou qu'il digère au coin du feu, ou qu'il se repose—car il s'en faut pas plus, nous le savons tous, pour changer de tout à tout notre orientation mentale—autant il est également enclin à évaluer la même durée de temps de façon différente—selon les conditions matérielles du moment. Toutes les circonstances aptes à déprimer ou à exciter l'organisme—la "carcasse" et l'âme—modifient les évaluations. Les observations que j'ai faites ne laissent pas de doute à cet égard.

Mais il est certain aussi que les mêmes circonstances agissent de façon différente sur les différentes personnes. L'influence du repas s'est montrée particulièrement sur les uns, accélérant sur les autres il n'y a pas d'action constante. Sans aucun doute aussi, le tabac et les liqueurs doivent agir ; là reste, les circonstances capables d'exercer une influence sont très nombreuses. La notion de temps est évidemment chose subordonnée à des conditions subjectives, en grand partie, à l'activité, au mouvement, et ce qui accroît ou réduit l'activité intérieure ou extérieure change l'appréciation de la durée.

C'est pourquoi, conclut notre confrère, les huit secondes de M. Capitain ont bien pu n'être que quatre, par exemple. Dans les conditions où il se trouvait, dans l'inévitable émotion qui accompagnait la scène à laquelle il assistait, dans la tension d'esprit, dans l'excitation aussi, qui résulte du manque de sommeil et de l'usage du café, ou de tout autre excitant—usage bien naturel, d'ailleurs, étant données les circonstances—le temps a pu paraître plus long qu'il n'était ; le phénomène est très logique et explicable.

Cette longueur de la durée n'est sans doute que subjective. Il n'en est pas moins vrai, comme l'a fait observer Charles Richet, à propos de l'observation de M. Capitain, qu'il y aurait lieu d'étudier—avec mesures exactes et précises—ce curieux phénomène de l'appréciation du temps dans les grandes émotions.